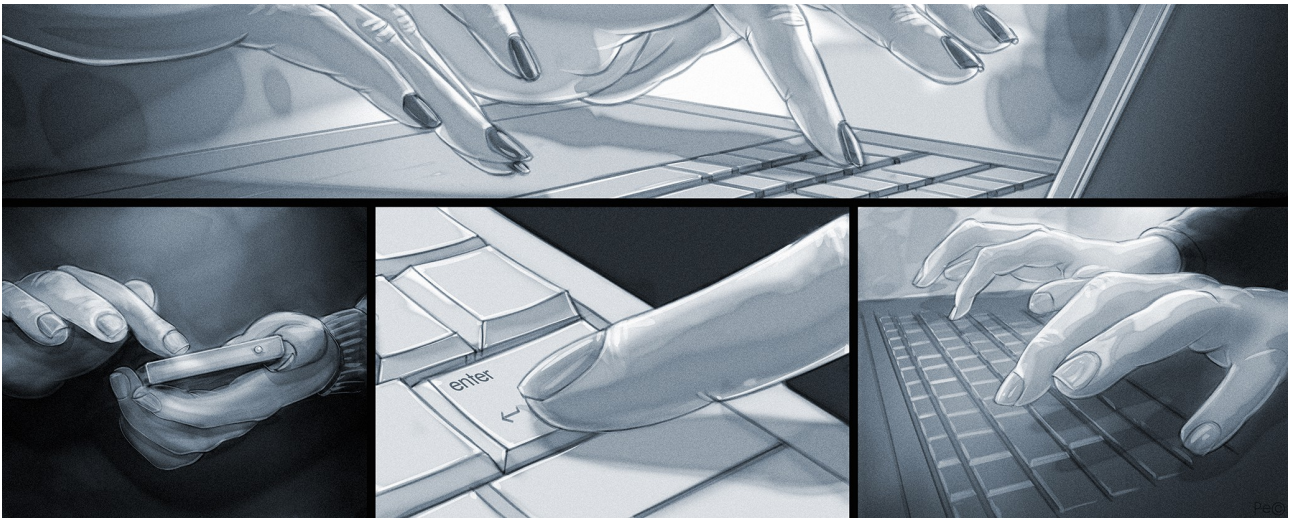


# Le romAn d'AnArchy

- par Baron Millius -  
- Illustration Pierre-Emmanuel Chatiliez -

« Le vieux monde se meurt, le nouveau monde  
tarde à apparaître et dans ce clair-obscur  
surgissent les monstres »  
Antonio Gramsci – Cahiers de prison

## Chapitre 39 : Printemps perdu



**Résumé des chapitres précédents :** Hébergé chez des Français pacifistes à Camporeil, Albert Monk a réussi à échapper aux soldats. Mais la santé du nonagénaire est très précaire.

À Camporeil, un air de printemps avait saisi le village. La neige, annoncée quelques jours plus tôt, n'était pas tombée. Tout comme les soldats de Valois qui semblaient s'être évaporés. On les attendait d'un instant à l'autre, humiliés et rageurs, prêts à tout détruire sur leur passage et puis rien. L'ultimatum onusien avait calmé les ardeurs patriotiques du capitaine et de ses troupes. On ne l'avait plus entendu. Même ici, dans son fief, il n'osait intervenir. Des rumeurs circulaient au sujet de soldats qui désertaient ou cherchaient à fuir en Espagne de peur des représailles ou de la justice. L'Ariège était infestée de ces grappes de deux ou trois militaires, surarmés et inquiets, qui menaçaient de tirer au moindre bruit.

Le village avait envoyé deux émissaires pour participer au forum social et défendre le principe de monnaies locales, d'échanges durables. Camille Fabert avait refusé de s'y rendre. « Mes responsabilités sont ici et nulle part ailleurs. Mes bêtes, mes voisins, ceux qui sont sous notre protection. Je m'arrête à ça. Je n'ai aucune idée en dehors de ce petit monde. Mais allez leur raconter comment nous avons vécu ces dernières semaines, allez leur raconter ce que nous avons fait. »

Il y avait une autre raison à son manque d'empressement. Cette famille l'intriguait, le vieil homme surtout. Camille Fabert n'avait pas connu ses grands-parents, morts durant la guerre. Et elle n'aimait pas les vieux. Elle concevait à leur rencontre une forme de dégoût invouable, sorte de racisme anti-âge. Sans autre fondement que l'absence de vieux qu'elle eût pu aimer car ses parents ne lui en avaient pas donné l'occasion. Ils étaient partis à huit mois d'écart, foudroyés tous deux par un cancer de la gorge. Camille fumait encore, persuadée que la cigarette n'y était pour rien. Heureusement l'Espagne était à côté et le trafic de tabac bien installé lorsque Hollande avait joué cette carte folle.

Ce vieux, c'était autre chose, même malade, même mourant, le respect que lui vouait sa famille était entier. Avec son long corps fin et naguère musclé, avec sa tête d'oiseau inspiré, il semblait émerger d'un autre monde. Elle l'avait installé chez elle, dans la chambre d'ami. « Vous pouvez rester autant que vous voulez. Je vis seule. Ça me fait un peu de compagnie. » Elle habitait une longère en bordure du village, à côté de ses terres. Elle aurait voulu en savoir plus sur leur parcours, ce qu'ils faisaient ici. Mais à part le jeune homme au regard rêveur, les autres lui avaient à peine adressé la parole. La jeune femme, Hermine, semblait très affectée par l'état du vieillard ; elle était pâle, les yeux creusés, les cernes noirs. Ses yeux se détournaient aussitôt qu'elle la regardait. Que fuyait-elle ? La honte, la honte d'avoir nui à Albert Monk, la honte de l'avoir détourné de son chemin. Elle s'était assise à son chevet et lui parlait, elle surveillait ses jambes, lui massait les mollets, scrutait leur couleur, elle semblait craindre une thrombose.

« Il faudrait pouvoir remonter sa tension, répétait le médecin, il faudrait lui faire boire du bouillon mais ça ne suffira pas. » Camille l'avait envoyé dans la réserve, là où le village avait stocké tous les médicaments pour mieux les répartir. Quant à sa fille, Rachel, elle semblait engagée dans une étrange lutte avec son père. Elle voulait lui faire dire la vérité : « Papa, il faut que tu me dises pourquoi nous sommes là. Pourquoi voulais-tu aller en Espagne ? Il faut que tu m'expliques, comme ça on pourra faire quelque chose si jamais tu ne pouvais plus te lever. Papa, je ne veux pas te laisser sans explications. » Mais le vieillard ne répondait pas.

« Vous savez, mon grand-père a fait la guerre d'Espagne. C'est un des derniers survivants des Brigades Internationales. Il était résistant aussi. On vient de fêter ses 97 ans. Je sais pas comment il a fait, mais il a réussi à nous embarquer jusqu'ici. Moi, ma tante, son infirmière et ce médecin qu'on n'avait jamais vu. C'est un homme incroyable. » Depuis le discours de la jeune femme, au centre du village, Alex ne pouvait détacher ses yeux de Camille. Il avait été happé par ses yeux verts qui dardaient d'une énergie souveraine. Ses boucles châtain encadraient délicatement ses joues et lui donnaient un air alangui. Il l'avait écoutée subjugué et était allé directement à elle autant pour aider son grand-père que parce qu'il n'avait pas le choix. Il fallait qu'il soit près d'elle, qu'il lui parle, qu'il lui raconte des choses, il fallait qu'il fanfaronne, il fallait qu'elle s'intéresse à lui. Il avait hésité à lui parler de sa start-up, de ses projets d'avant, de son ambition de changer l'homme, de l'aider, de l'améliorer. Puis en entrant chez elle, il s'était ravisé. Il y avait un vieil ordinateur portable et c'est tout. Ça ne l'intéresserait pas.

Alors il avait raconté leur périple pour arriver ici. Les affaires amassées, la libération d'Hermine – il avait ri de sa propre naïveté pour désarmer sa culpabilité – le voyage, les militaires, le froid, la maladie d'Albert, les moments où il semblait disparaître dans un trou puis comment il revenait. Alex avait parlé de ses amis partis à Londres, de ses questions sur lui-même, de la peur. Camille l'observait souriante. Elle se demandait si le garçon ne cherchait pas à la séduire, ce qu'il pouvait bien trouver à une fille de la campagne, une fille perdue et seule. Elle devait bien avoir dix ans de plus que lui pourtant.